

J'ai toujours admiré ces grands tableaux antiques où l'on voit les vieillards, les patriarches, les pères de famille mourants, entourés de leurs fils qu'ils ont fait venir à leur chevet, afin de les bénir avant de quitter, à jamais, ce toit où leur présence appelait les bénédictions d'en haut. Cherchez et vous ne trouverez plus que rarement des scènes pareilles, à cette heure où l'on ne sait pas plus mourir que l'on apprend à vivre, à bien vivre.

On a vécu soixante ou quatre-vingts ans ; on a amassé une richesse considérable qui nous a rendu puissant pour une heure ; on a été cajolé, entouré, adulé des plus basses flatteries, quoique le méritant moins que le premier artisan venu, qui sert son pays par ses talents et son industrie. On a fait des malheureux presque dans son intérieur ; on a suscité des haines et des discordes, soutenant le vice et encourageant le crime, quand on ne l'a pas commis soi-même.

Tout cela a duré une vie, une vie dont il faut rendre compte, et voilà le moment qui approche. Une heure de maladie ou des mois de souffrances, qu'importe ! les héritiers sont là, plus occupés du testament ou de leurs parts, que de l'habileté ou de la maladresse du médecin, impuissant en face de la mort.

On meurt et l'on n'est pas pleuré ; on meurt et l'on n'apporte rien de ce qui a été si pénible.